

P. Luc de Bellescize +  
NDGP. Mercredi 3 avril 2013

## Conférence de Pâques

### *Est-ce que j'ai la foi?*

L'homme est nécessairement un être de foi. Pour avancer dans le réel il faut faire confiance à la solidité des choses. La foi comme confiance dans le réel fait partie de la vie quotidienne. Ainsi, je crois que la terre est ronde, parce qu'on me l'a dit. J'ai sans doute aperçu en bateau que la ligne de l'horizon se détachait comme une courbe, mais n'ai jamais vu un clair de terre comme un clair de lune, et je n'ai jamais personnellement entrepris par mes calculs de vérifier si la terre était ronde. Il y a énormément de choses que je crois être vraies parce que je fais confiance dans la parole d'un autre. De même quand j'agis je pose un acte de confiance en l'avenir. J'agis non pas dans la pleine visibilité de mon action mais dans un consentement à un certain mystère. L'entrepreneur consent à un certain mystère pour bâtir ses projets. L'action que je pose dépasse l'immédiateté pour résonner dans un futur que je ne peux décrire totalement, et encore moins maîtriser totalement, comme une pierre lancée dans l'eau étend ses cercles de plus en plus largement.

Il y a donc un aspect quotidien de la foi comme confiance dans le réel et dans l'avenir. Mais dans ce cycle de conférences nous parlons de la foi théologique, de la grâce de la foi : croire en Dieu, croire en Jésus le Christ, croire dans les vérités révélées c'est faire confiance en la Parole d'un autre, et m'engager sur un chemin de conversion. La foi est-elle de la possession tranquille de certitudes, ou de l'ordre d'un cheminement jamais achevé? Au livre de l'Exode, Moïse demande au Seigneur : "Fais moi voir ta face". Dieu lui dit : "Ma face, tu ne peux la voir, mais mets toi au creux du rocher, je passerai et je te couvrirai les yeux de ma main. Alors je retirerai ma main, et tu me verras de dos. Mais ma face nul ne peut la voir" (Ex 33). Saint Grégoire de Nysse applique cette parole à Jésus qui monte vers Jérusalem, avec les apôtres derrière lui, en expliquant qu'il nous faut sur cette terre consentir à voir Jésus de dos, à passer derrière lui, pour parvenir un jour, dans la vie éternelle, à la voir face à face.<sup>1</sup>

Puis je dire que j'ai la foi, si je ne peux que voir Dieu que de dos, dans l'obscurité de son mystère, sans jamais pouvoir étreindre une Présence qui marche toujours devant moi? Dans la lettre *Porta Fidei* promulguant l'Année de la foi, le Pape Benoît XVI insistait sur l'appel à la conversion : "L'année de la foi est une invitation à une conversion authentique et renouvelée au Seigneur, unique Sauveur du monde. Dans le mystère de sa mort et de sa résurrection, Dieu a révélé en plénitude l'Amour qui sauve et qui appelle les hommes à convertir leur vie par la rémission des péchés". (cf. Ac 5, 31). Pour l'Apôtre Paul, cet Amour introduit l'homme à une vie nouvelle : "Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle" (Rm 6, 4).

### ***1. Je crois, donc je doute?***

Mais cette nouveauté de la vie que donne la foi, sur quoi est-elle fondée? *Je crois* dans le langage contemporain signifie : *Je ne suis pas sûr ; il me semble que...* Selon cette définition, la foi régresse dans le domaine instable de la crédulité, du mythe que l'homme s'invente pour mettre un visage rassurant, une projection humaine, sur le mystère insondable de l'homme et son ouverture intime vers le divin. L'affirmation de la foi chrétienne, celle du

---

<sup>1</sup> Grégoire de Nysse, *De Vita Moysis*, PG 44, 408 D.

*Credo* proclamé chaque dimanche, prononcé selon sa forme dialoguée dans le rite baptismal est-elle de l'ordre de la croyance, de l'opinion toujours versatile? Si la foi n'est que l'opinion que je me fais de Dieu, alors il y a fort à parier que j'en changerai très vite... Est ce que je puis dire : "J'ai la foi" et enraciner ma vie sur le roc, ou suis-je condamné sans cesse à rouler mon rocher comme Sisyphe, ou à tâtonner dans les ténèbres comme Pharaon lors des plaies d'Egypte, au gré des opinions subjectives, des pensées mouvantes et incertaines qui tissent les croyances des hommes, dans cette "insoutenable légèreté de l'être" qui fait dire à Socrate : "Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais pas". Parole à double tranchant, car soit cette "savante ignorance" me pousse à chercher toujours la vérité, dans une quête inquiète et bohème, soit je m'installe confortablement dans le fauteuil du bohème devenu bourgeois, qui a fini par abdiquer toute recherche à force de ne pas trouver, ou qui se laisse porter à tout vent de doctrine, ne rencontrant jamais un vent favorable, car, Sénèque le disait déjà : "Il n'y a pas de vent favorable à celui qui ne sait pas où il va".

Après tout, beaucoup ont posé leurs vies sur le sable instable des légendes et des mythes. Ils suivent des horoscopes et des fables, ils dissipent leur vie dans la poussière du rêve. On l'entend dans les témoignages lors des obsèques : "Tu es parti, mais tu es devenu une étoile", "La mort n'est rien, je suis simplement passé dans la pièce à côté...". Paroles de consolation, sans doute, pour habiter d'un mot, même maladroit, la profondeur du silence, mais qu'est-ce qui me dit que c'est vrai? Et si cette espérance n'était qu'un songe? Est-ce qu'il s'agit simplement de paroles murmurées pour nous rassurer tous ensemble face à l'abîme? Notre monde exalte la rationalité scientifique mais se montre paradoxalement très crédule, prêt à accrocher sa vie à bien des chimères. Goldman chante la femme qui "vit sa vie par procuration devant son poste de télévision". Cela ne s'est pas arrangé avec internet. On *navigue* sur internet, et internet referme sur nous sa toile. On fait surfer notre vie sur des images virtuelles pour éviter d'affronter l'exigence du réel. Combien se payent en flattant l'égoïsme des personnalités fragiles qui viennent jusqu'à eux, en leur promettant des lendemains qui chantent, en consultant les astres et les cartes pour prédire le mystère de l'avenir, comme autrefois les romains fouillaient dans les entrailles des animaux ou regardaient le sens du vol des oiseaux, de bon ou de mauvais augure, avant toute décision importante. Chesterton disait : "Il est faux de dire que l'incroyant ne croit en rien. Au contraire, il croit à tout".

Dans sa chanson Jacques Brel se pose la question à propos du Mystère de Noël : "Dites moi, si c'était vrai tout ça, si c'était vrai". Cette parole n'est pas un doute, c'est plutôt le désir que cela soit vrai, car les artistes sont toujours des insatisfaits qui ne se contentent pas de réduire la vie à son écorce extérieure, et sont ouverts par nature au dépassement, ou au sous-bassement du visible. Nous pourrions reprendre sa parole, son espérance, pour questionner le Mystère de Pâques, au cœur de notre foi chrétienne : "Dites moi, si c'était vrai, si c'était vrai tout ça"... Je me pose souvent la question : Pourquoi est ce que je crois en Jésus le Ressuscité ? C'est une question grave pour un prêtre, car si ce que je dis est faux, alors je porte la responsabilité d'inviter les gens à fonder leur vie sur le sable du mythe, et leur maison sera balayée à la première tempête. Est-ce que les prêtres sont les serviteurs de la vérité, ou les maîtres de l'imposture et les magiciens du mensonge ? Les questions reviennent comme les grains d'un chapelet : Est-ce que j'ai la foi, comme une tranquille possession ? Est-ce que je peux cesser de croire? Y-a-t-il une rationalité de la foi dont je puisse rendre compte, ou est-elle fondée sur les sables mouvants de l'imagination inquiète des hommes, qui s'est inventée un protecteur? Le petit Calvin dans la bande dessinée *Calvin et Hobbes*, s'est mis en tête que son tigre en peluche parlait et était son compagnon de jeu. Est ce que Dieu a le même statut que mon ours en peluche, que je m'imagine vivant? Sur quelle pierre reposer notre tête

toujours en quête? N'est-il pas présomptueux d'affirmer aussi fermement notre foi, qui n'est pas de l'ordre d'une évidence facilement partageable avec tous? "J'ai la foi !" Mais si je perds mon propre fils, est ce que j'aurai toujours la foi? Et si je suis en prison, malade ou désespéré, est ce que je dirai que j'ai toujours la foi? Elie Wiesel raconte que dans l'enfer concentrationnaire, alors qu'un enfant était condamné à la pendaison et que tout le camp était là debout dans le froid forcé à regarder, un homme derrière lui se mit à murmurer : "Où donc est Dieu?" Il écrit dans *La Nuit* ces paroles bouleversantes : "Jamais je n'oublierai ces instants qui assassinèrent mon Dieu et mon âme, et mes rêves qui prirent le visage du désert. Jamais je n'oublierai cela, même si j'étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu lui-même." Est ce que notre foi est capable de traverser les charniers du XXe siècle, d'assumer le cortège d'ombre qui enveloppe nos vie, de traverser les abominations de notre temps contre la vie humaine?

Peut-être faut-il faire profil bas, trouver un entre-deux, et adopter la position de celui qui croit en doutant? *Je crois, donc je doute*. C'était une position très convenue dans les années 68, dans la théologie de l'*enfouissement* de Dieu, dont il reste bien des traces. Il fallait douter pour mieux croire, sinon on sombrerait dans la catégorie honnie du *fasciste*, ce mot catégorique dégainé avec une extrême facilité par les bien-pensants, qui servait à dénoncer l'homme dogmatique, donc stupide, certainement engoncé dans des certitudes triomphalistes, et nécessairement intolérant. Si l'on pousse jusqu'au bout cette idée de douter systématiquement de toutes choses, il faudrait donc être inconstant et versatile pour être un homme ouvert... C'est une caricature très répandue. Beaucoup qui ne cessent de clamer leur esprit d'ouverture ne sont en réalité que des êtres extraordinairement creux et conformistes, appréciés universellement car ils sont toujours plus ou moins d'accord avec tous et avec tout, et toujours prêts à piétiner des convictions qu'ils n'ont pas, par la terreur qu'ils ont de passer pour intolérants. Ce sont des touche-à-tout, mais qui ne croient en rien. Leur *credo* est de douter de tout, pour mieux accepter tout.

Mais je pose la question : que dirait-on d'un couple de jeunes mariés, où l'époux dirait à son épouse que pour l'aimer mieux il lui fallait douter de son amour pour elle? Le doute est toujours la blessure d'une relation. Il ne s'agit donc pas de douter de Dieu pour mieux croire, ce qui constitue une faute contre le premier commandement donné à Israël - "Un seul Dieu tu adoreras" - mais il s'agit de scruter nos raisons de croire, et de savoir reconnaître que mille questions ne feront jamais un seul doute. "La foi, disait Benoît XVI, est un choix raisonnable". Quelles sont mes raisons de croire en Dieu, de croire en Jésus le Christ, et ces raisons me permettent-elles alors d'affirmer que j'ai la foi? Car si la foi n'est que pure subjectivité, je ne pourrai jamais en rendre compte à un autre que moi.

## 2. *Des raisons de croire?*

Si nous partons de l'homme, il y a une voie contemplative pour trouver Dieu : la beauté du cosmos, son ordre propre, sa complexité, me font penser qu'il y a derrière tant d'harmonie un *designer intelligent*. C'est la parole de Voltaire : il doit bien y avoir un horloger derrière l'horloge du monde, ou un grand architecte derrière l'architecture cosmique. *Et Dieu créa la femme !* Vous connaissez le film. S'il n'y a pas de "designer intelligent", Brigitte Bardot fut le fruit du hasard. Le hasard fait parfois bien les choses. Mais elle n'est pas la seule femme, ni même la seule beauté sur la terre des hommes. Le hasard se répète donc, alors qu'il est censé ne pas écrire de message, tomber sans prévenir jamais. Comment le hasard est-il compatible avec les lois de la nature? Pour qu'un petit enfant naisse, il faut une telle

complexité, un tel enchevêtrement d'interactions ordonnées avec une telle précision, qu'il ne peut s'agir simplement du hasard. Si vous jetez un million de fois une boîte d'allumettes, vous n'obtiendrez jamais la tour Eiffel. Et si vous la jetez en l'air chaque jour pendant un million d'années, vous n'obtiendrez rien d'autre qu'un tas de mikados, sans ordre aucun.

Mais admettons que nous soyons le fruit du hasard... Quand bien même le corps d'un enfant qui naît serait dû à un heureux hasard, comment expliquer que ce petit enfant se posera, sitôt l'éveil de sa conscience, la question de Dieu? Car il existe une deuxième voie pour s'ouvrir à l'existence de Dieu, qui consiste à descendre en soi-même. L'homme trouve en son propre coeur l'abîme d'un mystère. Ceux qui réduisent l'existence à ce qui se voit, ce qui se touche et ce qui s'entend se croient des esprits rationnels, mais ils sont incapables de répondre à la question d'un enfant qui face à la mort de sa mère demande simplement *pourquoi*. L'observance scientifique est belle et respectable, mais elle scrute l'écorce de l'homme, et ne pourra jamais dévoiler son coeur. Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Il participe de l'intelligence humaine de devoir reconnaître son propre dépassement. Pourquoi nous vivons, pourquoi nous mourons, pourquoi nous aimons, pourquoi nous souffrons? "Pourquoi je vis, pourquoi je meurs, pourquoi je ris, pourquoi je pleure", chantait Balavoine.

Vous connaissez l'énigme que le Sphinx pose à Oedipe? "Qu'est ce qui marche à quatre pattes au matin, à deux à midi, et le soir sur trois?" Cette énigme, c'est l'homme. Le petit enfant marche à quatre pattes, l'homme mûr se tient debout, le vieillard s'appuie sur une canne. Oedipe répond de manière juste et entre à Thèbes, mais il se rendra compte qu'il est pour lui-même une énigme, et il se crèvera les yeux, car il est à lui-même un si profond mystère. Nous qui sommes toujours tentés de vivre à la surface de l'existence, à l'écorce de nous-mêmes, avons nous scruté le Mystère de notre vie et le poids de notre mort? Quelle est notre espérance? Sommes nous des êtres *jetés là*, comme l'exprime Heidegger, dans un monde obscur et sombre, traversé parfois de lumières bienheureuses et fugaces? Sommes nous des êtres "faits pour la mort" après quelques années sur la terre passagère?

Si nous sommes faits pour mourir, pourquoi y a-t-il en nous une résistance au néant? Pourquoi est-ce que la présence de l'homme se manifeste par les tombes, où il prie pour ses morts et grave leur nom, comme des stèles de la mémoire mais aussi comme des sentinelles de l'espérance? Pourquoi, face à la splendeur d'un paysage, d'un horizon qui se dévoile, y-a-t-il en nous cette nostalgie de l'éternité qui se réveille? Toute beauté qui passe renvoie à une beauté plus haute, et l'homme est un artiste toujours insatisfait, qui désire la beauté qui demeure alors que tout passe, tout casse et tout lasse. Et avec l'expérience de la beauté des choses, pourquoi, dans l'expérience de l'amour, avons nous ce sentiment fugace de toucher du coeur quelque chose de l'éternité, sinon parce que l'amour est éternel, et qu'il ne passera jamais, comme l'écrit saint Paul (I Co. 12). Les amoureux des bancs publics se murmurent l'un à l'autre que c'est pour toujours. Pourquoi l'amour pose-t-il dans le coeur de l'homme le pressentiment de l'éternité de Dieu, si nous ne sommes que des êtres inscrits dans le temps implacable de l'horloge, pour nous écraser un jour sur le mur du néant ?

Mais j'entends venir l'argument : vous croyez en Dieu par peur de la mort ! Je ne crois pas en Dieu seulement parce que j'ai peur de la mort, même s'il n'est pas scandaleux d'avoir peur de la mort - ceux qui prétendent qu'ils n'en ont pas peur le disent souvent entre la poire et le fromage, en parfaite santé - mais parce que je veux vivre toujours, parce que je cherche ce qui est vrai, bon et beau. J'en ai trouvé la trace sur la terre, mais cette trace est incapable de pleinement me rassasier. "Notre besoin de consolation", écrit Stig Dagerman, un des plus grands écrivains suédois de l'après guerre, est impossible à rassasier". Il ajoute ces propos :

"Je suis dépourvu de foi et ne puis donc être heureux, car un homme qui risque de craindre que sa vie soit une errance absurde vers une mort certaine ne peut pas être heureux".<sup>2</sup> Il finira par se suicider en 1954, alors qu'il était au faîte de sa gloire et de sa richesse, et qu'il avait épousé une actrice jeune et magnifique. "Notre besoin de consolation est impossible à rassasier". Qui pourra combler l'abîme intérieur de l'homme et son désir d'éternité, sinon l'Eternel lui-même? Si "l'homme passe infiniment l'homme", selon le mot de Pascal, seul l'Infini peut combler l'homme. "L'abîme appelle l'abîme", dit le psaume (Ps 42). L'abîme du coeur de l'homme appelle l'abîme du Coeur de Dieu.

L'homme est un pèlerin sur la terre, un pèlerin de l'éternité, mais il est aussi un mendiant de Dieu, car il ne peut obtenir la vie éternelle par ses seules forces humaines. Par nos forces, nous allons vers la mort. Par la force de Dieu nous sommes relevés de la mort. L'histoire nous l'a montré tout au long des siècles, dans la succession des idéologies : toute prétention humaine de vouloir se sauver par soi-même est vouée à la grande illusion, quand elle ne tombe pas dans le désespoir ou le despotisme de ceux qui veulent écraser dans l'homme son ouverture intime à l'adoration de Dieu. Le Christ en croix assume cette tentation prométhéenne quand on se moque de lui en lui disant : "Sauve toi toi-même" (Lc 23, 37). Nous ne pouvons pas exaucer par nous-mêmes notre besoin de consolation et notre soif de vivre, qui ne peut être étanchée qu'au fleuve de l'éternité. Nous ne pouvons pas nous sauver par nos propres forces. Si nous croyons encore cela, nous restons dans les profondeurs insondables de la naïveté, et nous n'avons pas tiré les leçons du XXe siècle, siècle de sang et de larmes, malgré les découvertes éblouissantes de la technique de l'homme, qui ont tant de fois donné la mort, au lieu de servir la vie. Qui sauvera l'homme de lui-même, qui sauvera la raison de l'homme? "On pose la foi et la raison comme deux domaines distincts, écrit Benoît XVI. Il faudrait plutôt parler d'une ouverture intime de la raison à la foi (...) La raison ne peut se réduire à la raison scientifique, qui travail sur un matériel expérimentable, la raison humaine "respire" d'une certaine manière, c'est à dire qu'elle se meut dans un horizon ample, ouvert, sans se fermer aux grandes interrogations sur la vie, sur elle-même et sur Dieu".<sup>3</sup>

### ***3. Dieu ouvre la porte de la foi.***

L'émerveillement face à la beauté cosmique, le questionnement face au Mystère de la vie, de l'amour et de la mort nous font parvenir au seuil de l'invisible, mais cela ne suffit pas à dire : "J'ai la foi". Nous ne pouvons posséder Dieu par nos propres forces. Dans le film *Ridicule*, un abbé de cour démontre brillamment l'existence de Dieu au roi Louis XVI, et il achève par ces mots : "Maintenant, si sa majesté le désire, je peux Lui prouver exactement le contraire". Cela signifie que Dieu échappe toujours à ma preuve humaine. Les "preuves de l'existence de Dieu" ne sont pas d'ordre scientifique, mais elles ouvrent un chemin à la rationalité qui s'achève aux portes d'un Mystère que Dieu seul peut dévoiler. Il est raisonnable de croire en Dieu - saint Paul dira des païens qu'ils sont inexcusables car ils n'ont pas glorifié le Créateur à travers la connaissance qu'ils avaient de lui en observant la création (Rm 1, 20) - mais cela n'obtient pas pour autant que je puisse vraiment rentrer en communion avec lui. Questionner les énigmes du cosmos ou le mystère de sa propre vie ne suffit pas à trouver la réponse de Dieu, mais à se tenir sur le seuil d'une porte que nul ne peut ouvrir par ses propres forces. Ma quête ne force pas Dieu à se manifester, car Dieu demeure infiniment libre de sa manifestation. Il n'entre pas dans le cycle des dépendances et des nécessités. Il fait absolument ce qu'il veut. Chercher la vérité de tout son coeur, sa force et son âme, chercher le

---

<sup>2</sup> Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*.

<sup>3</sup> Benoît XVI, Angélus du 28 janvier 2007.

port où ancrer sa vie d'homme est une condition nécessaire pour trouver Dieu, mais elle n'implique pas systématiquement de trouver. Combien d'âmes errantes en quête de la vérité, qui ne cessent de papillonner dans tous les recoins de la sagesse des hommes, de butiner à tout vent de doctrine sans parvenir jamais à rassasier leur aspiration à goûter le vrai, le beau et le bien? Saint Augustin en est une illustration remarquable, lui qui ne trouve la vérité qu'au terme d'une errance inquiète, après avoir bu le lait du Christ au sein de sa mère, comme il l'exprime dans ses *Confessions*, puis avoir erré vers le manichéisme, s'être perdu dans le "foisonnement des Ecritures", jusqu'à ce jour où dans le jardin de Milan, obéissant à la voix d'un enfant qui chantait *Tolle lege*, "prends et lis", il ouvre l'Ecriture et comprend que ce foisonnement qui dégoutait sa recherche est un firmament, où le visage du Christ se dessine. Le passage de l'enfant dans le jardin montre que l'homme ne peut trouver la foi uniquement par sa quête personnelle. Il ne peut la trouver qu'en obéissant à la voix d'un autre, à la voix de Dieu. *Tolle, lege*. "Prends et lis". Il y a une "obéissance de la foi", dit le catéchisme de l'Eglise, envers Dieu qui librement se révèle.

D'où l'affirmation catholique de la nécessité absolue de la grâce pour que nous puissions recevoir le don de la foi. "Jusqu'au rocher trop loin de moi tu me conduiras", dit le psaume (Ps 60). Et encore : "Tu élargis mon pas sous moi" (Ps 18). La foi élargit les espaces de la rationalité. "Pour vous, qui suis-je? dit Jésus. Simon Pierre répondit : "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant !" En réponse, le Seigneur lui dit : "Tu es heureux, Simon Fils de Jonas, car cette révélation t'es venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux" (Mt 16, 15-17). Et la parole fondatrice du ministère pétrinien est alors prononcée : "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise". Mais il est beau de méditer sur le fait que pour pouvoir être pierre de fondation, Pierre a été dépassé par lui-même et qu'en lui s'est manifestée non pas sa propre force, mais le don de Dieu. C'est parce que Pierre est dépassé par lui-même - en bien ou en mal, dans la profession de foi et dans la triple trahison - qu'il pourra affermir ses frères dans la foi. Seuls ceux qui expérimentent la force de Dieu dans leur propre faiblesse peuvent rendre compte de la solidité de la foi. Quand Pierre en reste à lui-même, quand il croit posséder la vérité sans consentir à la recevoir, il devient Satan : "Passe derrière moi, Satan, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes" (Mt 16, 23).

La foi est un don qui naît de la liberté de Dieu : "Dieu a ouvert aux païens la porte de la foi" est-il écrit dans les Actes, suite à l'évangélisation de Paul et Barnabé (Ac 14, 27). C'est donc bien Dieu qui ouvre la porte, même si c'est à l'homme qu'il appartient d'entrer. Dieu ouvre la porte, ou alors il frappe à la porte, pour que l'homme puisse volontairement répondre à son Appel : "Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix il ouvrira la porte, j'entrerai et je prendrai mon repas avec lui et lui avec moi" (Ap 3, 20). Que Dieu ouvre la porte ou frappe à la porte, l'essentiel est de retenir qu'il y a une primauté de Dieu dans le don de la foi. La foi ne se possède que comme réponse à un don premier et elle ne se conserve que sous le signe de l'Alliance entre Dieu et l'homme. Elle est donc à la fois une grâce et un acte authentiquement humain, dans le consentement à la grâce. "La foi est une vertu surnaturelle, dit le catéchisme. "Pour prêter cette foi, l'homme a besoin de la grâce prévenante et aidante de Dieu, ainsi que des secours intérieurs du Saint Esprit. Celui-ci touche le cœur et le tourne vers Dieu, ouvre les yeux de l'esprit et donne à tous de consentir et de croire en la vérité" (CEC 153).

Finalement, pourquoi est-ce que je crois en Jésus ? D'abord parce que j'ai reçu la foi comme un don gratuit. Jean Paul II disait, en reprenant saint Augustin : "J'ai reçu la foi en buvant le lait de ma mère". Boire le lait de la foi au sein de sa mère signifie que la foi m'est

d'abord donnée comme une grâce, tout comme la vie. Je n'ai pas demandé à naître, j'ai reçu la vie comme un don, sans aucun mérite de ma part. Je n'ai pas non plus demandé le baptême, je l'ai reçu parce que mes parents l'ont demandé pour moi. Les catéchumènes baptisés dans la nuit de Pâques ont demandé librement la grâce baptismale, mais qu'ils n'oublient jamais que s'ils ont pu la demander, c'est parce que Dieu les a d'abord attirés à lui. "Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis pour que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure" dit le Seigneur Jésus (Jn 15, 16). La foi se reçoit comme un don dans les eaux baptismales. De même que notre mère a perdu les eaux avant notre naissance, nous sommes nés à la vie éternelle en passant à travers l'eau, c'est à dire à travers la mort, comme autrefois Israël passa à travers les eaux pour échapper à Pharaon. Si la foi est d'abord un don de Dieu, alors je ne peux pas perdre la foi comme je perds mon trousseau de clefs, et je ne peux totalement me défaire de ce don sans me piétiner moi-même. Cela signifie que je ne suis pas à moi-même la mesure de ma foi, et que ma vie est mesurée par la solidité de Dieu, car l'homme est versatile et instable, mais le Seigneur est toujours fidèle à ce qu'il donne. Bernanos écrit dans le *Journal d'un curé de campagne*: "On ne perd pas la foi, elle cesse d'informer la vie, voilà tout".

Mais si je pense être à moi-même la mesure de ma foi, si je me suis bâti une conviction au lieu d'entretenir un don, alors j'ai construit mon Temple sur le sable, et à la moindre secousse elle sombrera. Il est redoutable de dire : "J'ai la foi". On peut le dire, on doit parfois le dire, car nous devons témoigner de Dieu, mais comme en tremblant, dans la conscience que si je l'ai, c'est d'abord par grâce, que je ne possède pas Dieu, mais que c'est d'abord lui qui me possède. "Tu me devances et me poursuis, dit le psaume, tu m'enserres, tu as mis la main sur moi, savoir prodigieux qui me dépasse, hauteur que je ne puis atteindre" (Ps 139). Je suis *Hebel*, Dieu seul est *Amen*. Je suis *Hebel*, c'est à dire buée en hébreu, versatilité, fragilité, vanité et inconstance. "Omnis homo mendax" dit le psaume (Ps 115). "Tout homme est menteur", trompeur. Mais Dieu est "mon roc et ma forteresse". Dieu est *Amen*. *Emuna* en hébreu signifie vérité, solidité. Le centre de gravité de ma vie, c'est le don de Dieu. Si je pense être à moi-même la mesure de ma foi, alors je le perdrai, mais si j'ai conscience que le Seigneur est toujours fidèle à ses propres dons, alors je maintiendrai.

#### **4. Devenir les gardiens de celui qui nous garde**

Evidemment, je ne puis pas me contenter de me reposer sur le don de Dieu comme sur un canapé confortable, et tomber dans la doctrine du quiétisme, prêchée par Miguel de Molinos à la fin du XVIIe siècle, qui vise, en réponse à l'ascèse janséniste, à parvenir à la passivité totale devant Dieu. C'est ce beau poème des traces de pas dans le sable que je peux reprendre ici comme exemple du quiétisme. Vous le connaissez sans doute. Il dit : "Je vis toute l'étendue de ma vie. C'était une plage avec deux traces de pas, les miens et ceux du Seigneur. Mais dans les moments les plus difficiles de ma vie, il n'y avait qu'une seule trace de pas. Alors je dis au Seigneur : "Pourquoi m'as-tu laissé marcher seul dans les heures les plus sombres de ma vie?" Et il me répondit : "Mon enfant, tu n'étais pas seul, mais c'est moi qui te portais dans mes bras". C'est bien consolant, mais en même temps, Dieu ne me porte jamais complètement dans ses bras. Il m'aide à marcher, "il me devance et poursuit, il m'enserme" comme le dit le psaume (Ps 139), mais il ne remplace jamais ma liberté. Il y aura toujours deux traces de pas dans le sable. Dieu n'est pas un canapé pour porter mon être, et il n'est pas confortable d'être croyant. Cela peut nous mener jusque dans les jeux du cirque. Dieu est une pierre de fondation, et parfois une pierre "obscur et sombre" comme le dit Job dans son débat avec Dieu, qu'il nous faut "scruter jusqu'à l'extrême" (Job 28, 3), une nuée lumineuse qui parfois se change en nuit. La foi a ses lumières, mais elle a aussi ses nuits.

J'ai reçu la foi" répond Jean Paul II à André Frossard, mais il affirme en même temps : "J'ai dû passer d'une foi reçue par grâce à une foi volontairement choisie et réfléchie". Autrement dit, j'ai dû choisir le don qui m'avait été fait, car il ne suffit pas de recevoir, il nous faut aussi choisir ce que nous avons reçu, comme un arbre doit consentir à ses racines pour déployer ses branches. Il nous faut choisir ce que nous sommes pour déployer ce que nous devons être. "Qu'as tu que tu n'aies reçu?" dit saint Paul aux Corinthiens (I Co 4, 6). Nous sommes riches de ce que nous avons reçu. C'est le miracle de nos mains vides, ou de nos mains pleines, mais c'est Dieu qui les remplit. Dieu donne, et nous devons prendre, c'est à dire, comme l'exprime le premier concile du Vatican : "présenter par la foi la soumission plénière de notre intelligence et de notre volonté à Dieu qui se révèle" (Vatican I, Dz 3008).

On ne peut pas se contenter de proclamer : "J'ai la foi", car celui qui croit la posséder tranquillement finira toujours par la perdre. C'est l'illusion des croyants non-pratiquants que je vise ici. Illusion très occidentale, car pour avoir un peu voyagé et rencontré des catholiques en Inde, au Viet Nam, en Chine, je peux vous dire que la notion de croyant non pratiquant les met dans un abîme de perplexité face à ce qu'ils conçoivent comme une certaine hypocrisie, au sens premier du mot : *hypo-crisis* : "être en deçà de soi-même et de son propre jugement", ne pas vivre en accord avec ce que l'on croit, vivre un divorce intime entre l'intelligence et la volonté. Si je crois vraiment dans le Mystère eucharistique comme présence réelle du Ressuscité, si je crois que sa Parole est Parole de Dieu pour moi, si je crois au pardon des péchés par la main des prêtres, si je crois en la vie éternelle, il est évident que je vais vouloir faire entrer l'éternité dans mon temps, et ne pas faire passer ma grasse matinée, ma partie de chasse ou mon footing avant ma rencontre avec le Dieu vivant.

La foi se donne à nous toujours sous le signe de l'arc en Ciel, qui réunit le Ciel et la terre dans un seul mouvement, c'est à dire sous le signe baptismal de l'Alliance entre Dieu et l'homme, où Dieu est toujours premier dans le don qu'il fait de lui-même, mais où l'homme se doit de répondre par un *acte* de foi. Signe baptismal, car l'arc en Ciel mêle l'eau à la lumière, comme dans le baptême, sacrement de l'illumination, où nous sommes plongés dans l'eau pour entrer dans la lumière pascale. Le baptême n'est pas un rite social par lequel une famille entretient des valeurs qui lui sont propres, il est un engagement de Dieu pour moi, totalement gratuit. On y reçoit la grâce de la foi, même si proclamation de la foi peut précéder l'acte baptismal, parce que Dieu attire déjà l'âme par sa grâce. Et en même temps nous devenons responsables du don reçu. Vous vous souvenez des paroles de Jean Paul II à la France: "France, fille aînée de l'Église, qu'as tu fait de ton baptême? Es tu restée fidèle à l'alliance avec la sagesse éternelle?" Il y a donc un mystère de la foi que je dois entretenir dans la prière, et il y a une *rationalité* de la foi que je me dois de scruter dans l'intelligence, il y a une fidélité au don reçu que nous devons vivre dans l'engagement de la volonté, et sans laquelle la grâce de la foi risque de mourir peu à peu en nous.

On parle de "la foi du charbonnier", on désigne ainsi la foi des humbles, ceux qui acceptent de croire sans se poser des questions dans l'ordre de l'intelligence rationnelle, mais le charbonnier lui-même ne peut garder la foi s'il n'a pas conscience de l'avoir reçue. Pour garder la foi, le charbonnier est nécessairement, et c'est là l'essentiel, un homme de prière. "Je l'avise et il m'avise", disait le paysan d'Ars, qui ne savait sans doute pas lire, à saint Jean Marie Vianney qui lui demandait ce qu'il disait au Bon Dieu. L'homme ne peut garder que ce dont il se fait lui-même le gardien. Ce sont les belles paroles écrites par Etty Hillesum en



camp de concentration, qui dit en parlant à Dieu : "Je vais veiller, dans l'épreuve que je vis, à ne pas éteindre ta présence en moi".<sup>4</sup>

### 5. *La solidité d'une folie*

Je reprends ma question initiale : "est-ce que j'ai la foi?". Je l'ai dans la mesure où je l'ai reçue. Je l'ai comme au-delà de moi-même, car la solidité de ma foi ne vient pas de ma raison propre, mais d'une révélation de Dieu. Je crois en Jésus le Christ. Je crois qu'en lui, l'Eternel s'est manifesté. Je le crois parce que cela ne peut pas venir de moi, mais du témoignage des apôtres porté par l'Eglise vivante, qui ont vu, entendu, touché le Christ, Verbe de vie. Qui ont vu l'invisible manifesté, qui ont entendu l'inouï du message. Si je m'imagine Dieu par moi-même, je pense à un Dieu tout puissant, Créateur, juge des vivants et des morts, mais je n'aurais jamais pu imaginer un Dieu qui accepte par amour pour l'homme de prendre la place de l'esclave, cette dernière place qui faisait dire à l'abbé Huvelin, qui confessa Charles de Foucauld à l'église saint Augustin : "Il a tellement pris la dernière place que personne ne pourra jamais la lui ravir".

On prête à Tertullien ces paroles : "Le Fils de Dieu est mort : C'est croyable parce que c'est absurde. Et, après avoir été enseveli, il est ressuscité; c'est certain parce que c'est impossible." La force de ma foi vient de la faiblesse de mon Dieu. La profondeur de ma foi vient de la mort du Christ, de son ensevelissement et de sa descente au royaume des morts. Dites moi, quelle autre tradition humaine, quelle tradition religieuse a-t-elle osé affirmer que le Tout Puissant s'était fait impuissant, que l'Eternel avait assumé la chair et sa faiblesse, et s'était laissé lier par les liens de la mort? Aucune pensée humaine n'a jamais osé esquisser le mystère de la Croix. "Nous vous annonçons ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme" dit l'apôtre Jean (I Jn 4, 16). Si je n'aurais jamais pu l'imaginer, c'est donc que c'est vrai, que ce n'est pas une imagination, mais une Révélation. Notre foi est solide, parce qu'elle repose sur l'abaissement de Dieu, parce que le Mystère de la Croix est "*scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour nous il est puissance de Dieu et sagesse de Dieu*" (I Co 1, 23).

"*Je sais en qui j'ai mis ma foi, et j'en suis certain*" dit l'apôtre Paul (2 Tm 1, 12). Cette certitude, elle vient de l'effondrement de toutes mes certitudes humaines, de toutes mes projections humaines sur Dieu. J'ai reçu la foi dans le renoncement à toutes mes certitudes trop humaines et l'accueil d'une révélation que je n'aurais jamais pu inventer par moi-même. La certitude de la foi est scandale et folie, la pierre de fondation de la foi chrétienne est rejetée par les bâtisseurs, afin que notre vie soit fondée non pas sur nous mêmes mais sur la révélation de Dieu. Le cardinal Lustiger raconte dans *Le choix de Dieu* son expérience de jeunesse au saint sépulcre, quand sur la pierre du tombeau vide il posa ses mains et son front, de longues minutes en silence, en ce posant la question : Non pas : "Est-ce que j'ai la foi?" Mais : "Est-ce que je crois en Jésus Crucifié et ressuscité?". Il resta longtemps le front sur la pierre, et quand il se releva il avait consenti au choix de Dieu, il avait choisi celui qui l'avait choisi de toute éternité, dans le mystère de l'élection. Nous posons nos mains, nous posons nos coeurs sur la pierre nue du tombeau vide, afin de fonder notre vie sur le roc inébranlable, en attendant ce jour où nous verrons Dieu. Telle est notre joie, qui jaillit des profondeurs mêmes de la mort. "L'amour est fort comme la mort", dit le livre du Cantique des Cantiques (Ct 2, 8). Alors que tout passe, tout casse et tout lasse, nous consentons à la joie de croire, et notre joie demeure.

---

<sup>4</sup> Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*.